

état. Les collections importantes se forment de ces feuilles qu'on dédaigne.

Une bibliothèque sera refaite. Elle sera refaite par l'initiative individuelle, le zèle de tous, la bonne volonté de chacun. C'est surtout à notre époque et dans les circonstances présentes qu'il faut s'habituer à s'aider soi-même et à ne pas attendre perpétuellement le secours de l'Etat. Les dons, les offres qui nous arrivent nous prouvent que nous n'avons pas trop présumé du patriotisme intelligent et de la générosité active de notre contrée. Je voudrais pouvoir écrire sur le monument que la municipalité de Saintes va élever à la science et aux lettres :

Bibliothèque de trente mille volumes, détruite par les flammes, refaite en trois mois par la libéralité de tout ce qui porte un nom français.

Veillez agréer, etc.,

Le Bibliothécaire,

LOUIS AUDIAT.

La voix douce et suppliante de la Saintonge sera-t-elle entendue ?

Oui.

A l'œuvre messieurs !

Vite ! poètes et rêveurs, emballez tout douillettement bluettes, odes et sonnets ! Sévères historiens, gais romanciers allez raconter là bas, ce que les "fils de France" ont su faire de cette terre ingrate et solitaire du Nord !

Allons ! que pas un seul ne manque à cette course au clocher du souvenir, et que chacun d'entre nous donne à Saintes, la vieille capitale de "Xaintoigne" au nom du père de la patrie, au nom de Champlain ?

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

A NOS CONFRÈRES DE LA PRESSE FRANÇAISE.

Nos confrères de la presse canadienne-française feraient acte de courtoisie et de bon souvenir, envers la France, s'ils voulaient bien reproduire l'appel que le bibliothécaire de la ville de Saintes, M. Louis Audiat, fait à tous les gens de cœur de la province de Québec.

Les livres—canadiens-français, autant que possible,—que l'on voudra bien offrir à la bibliothèque de la capitale de la Saintonge, seront reçus, avec reconnaissance, de ce jour à six semaines, à Montréal par M. et à Québec, par M. Faucher de Saint-Maurice, au Conseil Législatif, palais du parlement.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

M. Rouher, l'ex-ministre de Napoléon III, et le plus éloquent de ses partisans, a été élu en Corse. C'est un événement ; sa présence et sa parole dans la Chambre ne peuvent manquer de soulever des luttes violentes. M. Rouher a pu juger des sentiments du peuple à l'égard de l'empire, il y a quelques jours. Il assistait aux funérailles de M. Conti, ancien secrétaire privé de Napoléon.

Comme le cortège funèbre approchait du cimetière du Père Lachaise, le carrosse de M. Rouher fut entouré par une foule hostile qui criaient : "A bas les impérialistes."

Les amis du député de la Corse vinrent à la rescousse, et il put se dégager de ses assaillants et continuer son chemin.

On dit que les agents de Napoléon travaillent la populace de Belleville et de Montmartre dans Paris, en faveur du rétablissement de l'Empire. Pourquoi cette canaille là ne serait-elle pas pour Napoléon ? Elle est plus impie et plus prussienne que française !

La police a reçu des informations qui la portent à croire que 60,000 carabines et 30 canons, avec de grandes quantités de munitions, sont cachés dans Paris. D'actives recherches se font dans toutes les parties de la ville.

LE COMTE DE CHAMBORD.

Les monarchistes s'agitent eux aussi ; la majorité est peu en faveur des Orléanistes. Elle a envoyé une députation auprès du comte de Chambord, qui demeure en ce moment à Anvers, en Belgique, où il attend les événements. Cette députation est chargée de s'entendre avec le comte de Chambord et de formuler un programme. Mais le futur roi va répondre, comme de coutume, qu'il n'est pas pressé, quand on voudra accepter ses conditions, on viendra le chercher.

Il y a quelque chose de si grand dans la conduite de cet homme là, des convictions et une noblesse de sentiments si remarquables, il nous paraît tellement au-dessus des hommes qui gouvernent la nation depuis cent ans, avec des intrigues et de la corruption, que nous croyons sans trop de misère à son avènement dans l'intérêt de la France et des principes qui devraient régir le monde.

Rien de beau comme les souscriptions qui se font partout en ce moment pour payer la rançon de la France et pour la délivrer de la souillure des bataillons prussiens.

Des dons pleuvent de tous côtés, les femmes si ingénieuses dans leur dévouement, font des prodiges pour le succès de l'œuvre qu'on a mise sous leur protection.

ANGLETERRE.

La question de l'arbitrage fait moins de bruit ; la première colère passée, les Anglais reprennent leur sang froid et les Américains leur bonne humeur. Le factum que l'Angleterre doit mettre devant la Commission de Genève a été livré au public. Après avoir nié que l'Alabama, le Florida, le Georgia et le Shenandoah aient été armés en Angleterre, le document conclut en ces termes :

"Pendant que l'Angleterre regrette le départ des croiseurs rebelles de ses ports, elle ne peut reconnaître la justice des réclamations formulées contre elle pour des dommages pécuniaires par suite de leurs actes. Les Etats-Unis doivent établir

solidement le fait de la négligence de l'Angleterre. L'Angleterre est prête à accepter le jugement du tribunal des arbitres, qu'il lui soit favorable ou défavorable. Elle désire seulement que ce jugement soit équitable."

ASSASSINAT.

Lord Mayo, gouverneur général des Indes a été assassiné. Il inspectait la prison de Port Blair, dans les îles Andaman, baie du Bengale. Un convict musulman, se dégageant des officiers et des gardes qui l'entouraient, a frappé le comte de deux coups de couteau dans le dos. La mort a été instantanée. Le meurtrier a été mis aux fers.

La réception de cette nouvelle a répandu une grande consternation dans la Chambre des Communes. Les expressions de sympathie pour la victime sont générales. L'assassin va être jugé, et son sort n'est pas douteux.

Dans la Chambre des Communes, le projet de loi concernant le scrutin a passé à sa seconde lecture, par un vote de 109 contre 51.

Une motion faite dans la Chambre des Lords pour blâmer le gouvernement d'avoir fait une certaine nomination a été rejetée par une majorité de deux voix seulement.

MEXIQUE.

Les juaristes disent que le président Grant doit maintenant agir promptement s'il a l'intention d'aider Juárez.

Le nombre des révolutionnaires maintenant en campagne est estimé à 30,000, le chiffre le plus considérable qui ait jamais été sous les armes. Le gouvernement tient bon néanmoins.

Juárez a proposé de se retirer, de résigner et de laisser la présidence à Mejia, son ministre de la guerre.

L. O. DAVID.

GRANDE INQUIÉTUDE.

Le Star dit qu'on s'inquiète beaucoup dans le voisinage de la Station de Police Centrale, de savoir quel va être le successeur de notre zélé Recorder, M. Sexton. Non pas que ce monsieur soit malade ou qu'il ait l'intention de donner sa démission, mais on s'attend qu'un jour ou l'autre il va être enterré sous les ruines de l'édifice où il siège tous les matins.

DES PRINCIPES.

Le double mandat a été aboli en Haut-Canada. C'est étonnant comme ce qui était mauvais devient bon, lorsque ce n'est plus le même gouvernement qui régit. Dix-neuf membres seulement ont voté pour le double mandat. MM. Blake et McKenzie ont déclaré qu'ils donneraient leur démission comme ministres et membres de la Chambre locale immédiatement. C'est un acte de courage et de désintéressement.

Le *Courrier des Etats-Unis* qui ne pêche jamais par excès de flatterie fait les plus grands éloges d'une lecture faite par le Rév. P. Monnot, à New-York, sur les missions de l'Orient et il reproduit cette lecture. Rien de plus beau, de plus poétique en effet. Quelle magnifique tableau de l'Orient !

L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Les comptes-rendus du cours de M. l'abbé Paquet deviennent de plus en plus intéressants ; le savant abbé ne pouvait avoir un meilleur interprète de sa pensée, de ses admirables enseignements. Avouons qu'il se dit de bien belles choses à cette Université-Laval, la science en coule comme d'une source intarissable et ses eaux pures vont partout féconder les intelligences.

Vraiment, pour une institution endommagée par le gallicanisme, c'est beau. L'Université-Laval n'est pas gallicane ou bien le gallicanisme est une chose magnifique. C'est mon opinion et celle de beaucoup de monde. Si nous avions quelque chose de semblable à Montréal, cela ne ferait pas de mal à la jeunesse, ni à beaucoup de personnes qui ne sont plus jeunes.

L. O. D.

Le conseil et les habitants de la paroisse de St. Prosper dans le comté de Champlain se sont assemblés et ont passé des résolutions dans lesquelles ils déclarent que le curé, M. l'annonneton n'a jamais dit les paroles dont l'accuse le *Journal de Québec*, au sujet du chemin de fer du Nord.

Le recensement de la ville donne lieu à des incidents charmants. La *Minerve* rapporte que la semaine dernière, l'un des commissaires venait de laisser une maison où il avait grossi considérablement sa liste, lorsqu'une fenêtre s'ouvre et une voix lui crie : Ohé ! monsieur, venez donc, il y en a un de plus !

DEUX ÉCUREUILS ET UN SIFFLEUR.

Cette gravure est très-populaire en Angleterre ; elle a été faite par un lord, un personnage de la plus haute noblesse. On connaît les mœurs de l'écureuil. Il ramasse des noix pendant l'été, en remplit les troncs et les fentes d'un vieux arbre ; c'est sa provision pour l'hiver. C'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'il s'établit, on sait comment avec des branches et de la mousse il se fait des demeures où il est à l'abri de la pluie et des intempéries des saisons.

LES RUINES DU MONUMENT DE MEMNON.

Memnon est un personnage mythologique, fils de l'Aurore et de Tithon, roi d'Ethiopie. Il fut tué, dit la *Fable*, par Achille. On lui avait érigé deux statues devant un temple fameux, l'une au nord et l'autre au sud. Celle du nord avait, dit-on, le don de faire entendre les sons de la harpe au lever du soleil.

Du temple, il ne reste plus aucun vestige. Les poètes et les voyageurs en ont dit des merveilles.

VICTORIA.

CAPITALE DE LA COLOMBIE.

Victoria, est une fort jolie petite ville, située sur le Pacifique, dans l'île de Vancouver à l'entrée du Détroit de Fuca. Sa population a beaucoup varié depuis sa fondation, grâce aux découvertes des placers de l'intérieur. Elle a été de 10,000 âmes au moment de la fièvre de l'or ; elle est aujourd'hui de 5,500 à 6,000 âmes. Son port est sûr, commode, mais d'une entrée difficile pour les grands navires, lesquels vont mouiller à *Esquimalt*, port militaire à 2 milles de Victoria.

La plupart des maisons sont en bois ; les rues larges, coupées à angles droits ; il y a un parc, promenade publique, et un terrain pour les courses. Les édifices du gouvernement, bureaux, etc., sont en briques et ont un aspect pittoresque. De nombreuses églises protestantes, deux églises catholiques, une magnifique synagogue, un théâtre, plusieurs hospices, deux couvents de sœurs, des Associations de bienfaisance. Il y a trois banques, une usine à gaz, des hôtels confortables, et de ravissants points de vue dans les alentours. La ville fut incorporée en 1862. Le revenu de la ville se compose du prix des licences commerciales et d'une taxe d'un quart pour cent sur la valeur courante de la propriété immobilière. Il se trouve dans la ville près de 600 à 700 chinois et autant d'Indiens, non compris dans la population.

Victoria est le port d'entrepôt de toute la Colombie ; ce fut autrefois un port libre, d'où les territoires voisins des Etats-Unis, tiraient la plus grande partie de leurs marchandises.

La flotte anglaise du Pacifique a sa station à *Esquimalt*. Victoria est appelée à devenir un des entrepôts du *Sound*, un archipel qui s'étend d'Alaska, jusqu'à Victoria, comprenant tout le golfe de *Georgia*, et plus tard, le point principal du commerce avec la Chine et le Japon. La ville de Victoria, date en somme de dix ans ; avant cette époque, il n'y avait qu'un fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

BRIGANDAGE.—Nous lisons dans le *Courrier* de San Francisco :

Il y a longtemps que nous n'avions entendu parler de diligence arrêtée par des voleurs, et nous commençons à concevoir des inquiétudes sur le sort de cette vieille tradition californienne. Mais ce n'était qu'une fausse alarme ; avec le beau temps, les écumeurs de grande route sont rentrés en campagne, et leur premier exploit, qui date du 13 janvier, s'il ne brille pas par l'originalité, a du moins le mérite d'avoir été exécuté avec une certaine audace.

La diligence qui a figuré dans cette affaire est celle qui fait le service de Mokelumne Hill à Milton. Elle était partie à l'heure ordinaire, n'emmenant qu'un seul voyageur—un gentleman nommé Yates,—qui avait pris place à côté du conducteur. On arriva sans accident à Spring Valley, la première station, où le stage correspond avec celui de San Andreas. Là, on déjeuna ; puis on se remit en route après avoir pris les lettres de San Andreas et la cassette de Wells and Fargo, laquelle, par suite du retard causé dans les envois précédents par le mauvais temps, se trouvait contenir la somme assez ronde de 2,900 dollars.

A six milles de là, on trouve un hôtel, à l'enseigne de North America, où la voiture s'arrêta un instant. En quittant l'hôtel, la route est bordée de chaque côté par des bois-taillis presque impénétrables. C'est une région assez triste d'aspect qui semble admirablement disposée pour les vols et les assassinats nombreux dont elle a déjà été le théâtre. Cependant, comme c'était en plein jour, le conducteur et son passager n'avaient aucune appréhension.

A trois quarts de mille environ de l'hôtel se trouve un ruisseau que les pluies ont considérablement grossi. La diligence venait de traverser ce ruisseau et gravissait lentement la côte qui s'élève sur l'autre bord, lorsque le conducteur s'aperçut que l'un des chevaux boitait. Cette découverte l'inquiéta, et il suivait attentivement les mouvements de l'animal pour se rendre compte de la gravité de l'accident, quand l'attelage arriva au sommet de la montée.

Ici, le conducteur releva la tête, et fut assez désagréablement surpris de se voir couché en joue par un fusil à deux coups que tenait un individu qui avait pris position au milieu de la route. Cet individu avait la figure couverte d'un masque blanc et les pieds enveloppés de cette toile grossière qui sert à fabriquer les sacs à pommes de terre. Il se tenait là, immobile comme la statue du commandeur, barrant le chemin au malheureux conducteur, qui avait naturellement arrêté ses chevaux, ce qui, du reste, était nécessaire pour leur faire reprendre haleine.

Après un moment de silence, le conducteur se décida à demander à l'inconnu ce qu'il pouvait faire pour l'obliger. "Donnez la cassette de l'express," fut la réponse. Ce qu'entendant, M. Yates, le voyageur, fit un mouvement comme pour déboulonner le tablier, afin de pouvoir se baisser et prendre la cassette ; mais l'homme au masque l'ayant prévenu poliment que s'il faisait un mouvement de plus il se verrait forcé de le tuer, Yates se tint tranquille.

Ce fut donc le conducteur qui prit la cassette et la jeta au milieu de la route, en se conformant aux instructions que lui donna le voleur. Ceci fait, il reçut l'ordre de continuer sa route, et l'on peut croire qu'il ne se fit pas prier pour obéir. Après avoir marché quelques pas, il eut la curiosité de regarder en arrière, et put remarquer que les deux canons du fusil s'étaient retournés et ne cessaient de le coucher en joue. Cette découverte le guérit de sa curiosité, et il ne songea plus qu'à presser ses chevaux. Il avait totalement oublié qu'il en avait un qui boitait.

Quand la voiture arriva à Jenny Lind, et que les habitants furent informés de ce qui s'était passé, cinq ou six partirent immédiatement pour la scène du vol. Ils trouvèrent à cinquante pas environ de l'endroit où la diligence avait été arrêtée, la cassette veuve de 2,900 dollars qu'elle contenait le matin. Seulement les voleurs avaient laissé intactes les lettres et la feuille de route du conducteur.

Nous disons les voleurs, car l'examen des lieux révéla qu'ils étaient deux et avaient des chevaux cachés dans le taillis. Mais là s'arrêtent les renseignements obtenus. Les voleurs ont si bien réussi à dissimuler leurs traces, qu'il a été impossible même de soupçonner la direction qu'ils ont suivie.

Un Irlandais alla, l'autre jour, demander un avis à M. X. avocat de cette ville. Apercevant un *safé* dans le coin du bureau, il demanda à son avocat ce que c'était et à quoi cela servait.

—C'est pour préserver du feu les papiers et documents qu'on y met.

—Dites-vous, Votre Honneur, que rien de ce qu'on met là-dedans ne brûle.

—Oui, mon cher Pat.

—Alors vous feriez bien de vous y faire enfermer, quand vous mourrez.